

C'était leur France

Retour au pays de l'enfance pour 25 écrivains nés entre 1920 et 1956 dans ce département d'outre-mer qui n'était pas encore l'Algérie indépendante. Leïla Sebbar coordonne une mosaïque de souvenirs pour les éditions Gallimard, autour de la question : c'était quoi la France pour l'enfant que nous étions ? Et l'on s'interroge : quelles traces ? Quelles blessures ? Quelle révolte ?

Retour aux sources de l'écriture, à la naissance des mots sur la ligne de fracture entre l'ici et l'ailleurs. Revenir aux origines est, dit-on, une démarche salutaire. Elle l'est pour nous, lecteurs, car la richesse des témoignages nous donne la dimension des rêves, des souffrances, des fantasmes, des interrogations sur lesquelles s'est construite l'Algérie actuelle. Musulmans, juifs, chrétiens, laïcs, les 25 auteurs restituent cette Algérie de l'Istimaar, cette France oubliée qui ne rencontre l'autre France qu'à l'occasion des guerres et autour des monuments aux morts.

C'est la France de Boualem Sansal, celle des leçons forcées de son grand-père mobilisé à Verdun puis en Indochine. Corvée imposée par un aïeul sévère et glacé, «toqué de la France», à laquelle l'enfant ne peut échapper. C'est la France stéréoscopique de Bernard Zimmermann, perçue au travers des conversations

adultes, dissimulé sous une table. Lorsque les parents sont instituteurs comme ceux de Leïla Sebbar, ou le grand-père de Nabil Farès qui, devenu aveugle, l'oblige à la lecture quotidienne du journal, le retirant en cet instant de la vie des autres enfants, la France s'impose avec plus de vigueur dans sa langue et dans ses lois. Car la France est d'abord une langue, un lexique dans lequel Gil Ben Aych ancre les mots événements, contingent, fellaghas. Quand les douars deviennent hameaux et les oueds rivières, Maïssa Bey affirme : «C'est en sa langue qu'elle est entrée en moi.» A l'école de la République, ce que Jean-Jacques Jordi nomme «un sas qui ouvre sur la France», l'Hexagone est en haut, au-dessus du tableau, sur la carte murale. Nourredine Saâdi se souvient : «L'école a fait son travail de France en moi dès que j'y ai pénétré la première fois.» Pour Benjamin Stora, elle a le visage pâle et distingué de la blonde institutrice dont il est amoureux, tandis que celle d'Habib Tengour, la sadique Madame Garcia «n'était pas une vraie Française et pour ça elle se vengeait sur nous». «Madame la France» d'Arezki Metref est «sifflée» comme Madame Carmel son institutrice qui fume des Gauloises bleues sans filtre. Elle a «la coupe de cheveux auburn à la garçonne, et non pas la tresse noire de jais régénérée à zit taqdimt».

L'école de la fraternité devient soudain celle de l'exclusion et «c'est le renvoi de l'école laïque et républicaine en raison de l'application des lois de Vichy». Quand la petite Alice Cherki, quatre ans, demande pourquoi à sa maîtresse : «Mais parce que tu es juive», répond la voix. En ces temps de fureur, pour Hélène Cixous aussi «la



France, c'est ne pas aller à l'école». «Cette France au goût d'indignité des années algériennes. La parade ordinaire de l'apartheid». Tandis qu'Albert Bensoussan aime et respecte celle que son père militaire porte inscrite dans sa chair : «La France chez nous était choyée, aimée, respectée, souvent confondue dans ma tête avec cette Jérusalem mythique.»

Plus abstraite, la France des livres ouvre à une vie rêvée, tournée tout entière vers la Métropole. Victor Hugo, bien sûr, est pour tous la France incarnée mais aussi Lamartine, «Lamartine et moi avions la tête dans la même chechia», se remémore Arezki Metref contraint par son père à apprendre les Méditations poétiques intégrales. Elle se révèle à Jean-Jacques Gonzales à travers

La gloire de mon père de Pagnol, les aventures d'Arsène Lupin et celles du Club des cinq. La Provence, la Normandie, les plages de Bretagne sont le territoire de l'imaginaire. Lire encore. Pour Nora Aceval, ce sont les contes qui la feront elle-même, un jour, conteuse : «Mes livres d'enfant construisaient petit à petit un pays paternel mythique. Ce fut «ma» France.» C'est la caresse de la Reine des neiges qui sur le port de Marseille se mue en prostituée, faux cils, faux seins, dentier.

La France s'inscrit indélébile lorsque les mots se font chansons, comptines ou chants guerriers. Des chansons apprises dans les camps de guide d'Algérie par Christiane Chaulat Achour : «Connaissez-vous Alger la Blanche, la capitale de chez

nous ?» et «Chant en l'honneur de Jeanne d'Arc, la croix de Lorraine, la France sauvée. Tout cela mêlé dans un tel embrouillamini dans ma tête !»

A la fin des classes, Habib Tengour chante à tue-tête A la claire fontaine et, bravache, Mabrouk s'en vante en guerre qui «nous remplissait de fierté parce qu'on imaginait la statue du traître de Sidi Saïd sauter de son socle et charger l'ennemi sans craindre la mitraille». Tout aussi fière était Anne-Marie Langlois écoutant la Marseillaise sur fond de parade militaire : «C'était une armée belle et joyeuse. Nous étions fiers de savoir qu'elle avait été triomphante ailleurs.» Les hymnes nationaux sont guerriers et lorsque vient la guerre, Jean-Jacques Jordi a six ans. Sa France, c'est taper dans des casseroles en criant «vive l'Algérie française !» : «La France était diffuse, sans doute, mais glorieuse dans les yeux d'un enfant.» Morgan Sportès s'égosille lui aussi au cri d'«Algérie française» et, parce qu'il est moitié catho et moitié juif, il casse du «sale ordure-de-petit-youpin-crasseux-digne-fils-de-ton-ordure-de-youtre-de-père» avant de tomber sur «un algérien-ration-autochtone-français musulman-arbi». Pendant ce temps, «la tierce partie» a peur et la France de Mohamed Kacimi est violente et possessive. Trois de ses oncles sont «pris par la France» mais le grand-père est placé en résidence surveillée et l'oncle adulé arrêté. Pour les autres, la France grimace. L'oncle d'Aziz Chouaki est abattu. C'est la déchirure : «L'image de France devient de plus en plus hideuse.» C'est la France de la honte et de l'humiliation, le premier amour déçu de Nouredine Saâdi, la



Photo : DR

fracture de Behja Traversac : «Ce jour-là, les mots des révolutionnaires français dégringolaient des dos arabes et s'écrasait à terre en faisant un bruit assourdissant.» Alors les enfants se révoltent contre Madame la France. Habib Tengour ne veut plus aller à l'école ni apprendre la langue française. Révolte collective pour Arezki Metref qui participe aux émeutes et veut monter au maquis venger les injustices avec les mômes de la cité.

Le rêve change de camp. Pour ceux qui doivent quitter l'Algérie comme Alain Vircondelet, la France algérienne devient douleur de l'absence, plaie ouverte, nostalgie. Nostalgie aussi pour Jean Daniel, Louis Gardel, conscients aujourd'hui de l'âpre réalité que masquait leur paradis.

Tous ces récits sont autant de styles d'inégale facture littéraire. Certains plus distants relèvent davantage de l'observation, d'autres plus poignants s'élèvent au rang de la nouvelle. Si le sentiment d'humiliation, d'injustice est prégnant chez ceux qui ont vécu enfant, du côté «indigène», le traumatisme de la colonisation, l'attachement à cette terre meurtrie est commun à tous ceux qu'elle a façonnés au rythme de ses rires et de ses peines.

Meriem-Nour

C'était leur France, En Algérie avant l'Indépendance, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar, Editions

SIGNET

Saison de la mémoire

L'édition, en Algérie comme en France, regorge ces derniers temps de livres de mémoires. L'histoire vue par le mémorialiste fait une entrée singulière et salutaire dans notre quotidien habitué à l'interdit et à la falsification.

C'est peu dire que cette intrusion en force de mémoires dans le domaine réservé de l'histoire est une excellente chose dans la mesure où cela permet de multiplier les points de vue.

Les mémoires ne sont que ce que voit et ressent le mémorialiste des événements qu'il vit ou observe. On n'y trouve pas forcément l'aspect scientifique et documenté nécessaire à l'historien. Ce qui est objectif chez ce dernier est subjectif chez le premier mais cette règle d'or n'est pas toujours respectée. Il arrive même que cet ordre s'inverse.

En tout état de cause, depuis une quinzaine d'années, il y a de quoi se réjouir de la multiplicité des mémoires et des témoignages. Cela permet en tout cas d'entrevoir à tout le moins la complexité de l'histoire.

Bachir Aggour

La mémoire de Danielle Mitterrand *

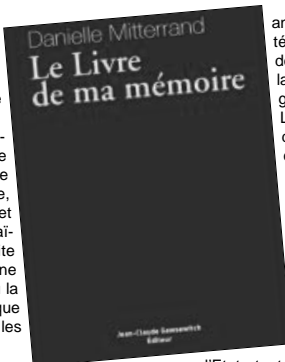
Ça commence comme cela : «Tout à coup, ma mère sembla vouloir s'échapper en courant. Mon père la retint par le bras. Elle se débattait, elle courait comme une folle vers le pont. (...) Trop malheureuse, elle voulait mourir. (...) Il aurait suffi qu'un geste désespéré aboutisse. Comme elle devait souffrir cette jeune femme enceinte de moi, trahie par l'homme qu'elle aimait (...) ! Et mon histoire aurait pu se terminer par le saut fatal de ma mère.»

Elle ne se termine pas. En prenant connaissance de la tentative de suicide de sa mère racontée par son frère, écrivain, Danielle Gouze fait un rapide calcul et s'aperçoit qu'elle était déjà là. Témoin de la scène, à partir du ventre de sa mère. Elle se plaît à dire qu'elle l'a peut-être sauvée en naissant. Elle lui a redonné, en tout cas, goût à la vie. Elle naît

dans une famille de vignerons qui ne sont pas traditionnellement de gauche. Ils le deviennent.

Ce positionnement politique s'accroît avec le père de Danielle, enseignant et défenseur de la laïcité. La petite Danielle baigne dans un milieu où la conscience politique se renforce tous les jours.

Avec cet héritage, elle va traverser trois Républiques, participer dangereusement au combat contre le nazisme et persévérer dans des engagements politiques



ancrés dans la laïcité des «hussards de la République», la Résistance et la gauche socialiste. L'ex-«première dame» de France, qui a une sainte horreur de ce titre, a évolué auprès de son époux, le soutenant à toutes les étapes de son ascension politique vers les plus hautes charges de

l'Etat, tout en gardant une opinion et des engagements propres. C'est le cas, par exemple, de son combat pour faire reculer en France les préjugés à l'égard de

Fidel Castro, qu'elle ne laisse pas traiter de dictateur.

C'est le cas aussi de son soutien aux Tibétains, aux Indiens du Chiapas, aux Kurdes. Partout où des peuples souffrent de la grande injustice de l'ultralibéralisme, Danielle Mitterrand et sa fondation France-Libertés se battent pour leur offrir au moins de porter leur voix. Danielle Mitterrand n'a pas de doute, et elle a bien raison, sur ceci : «Oui, je suis une femme de gauche et je sais encore ce que ça veut dire !» Ces mémoires riches d'anecdotes, d'émotions et d'une certaine cocasserie, nous racontent le destin de cette femme hors du commun.

A. M.

* Danielle Mitterrand, *Le livre de ma mémoire*, Editeur : Jean-Claude Gawsewitch.